

qu'un fait, combien de rivières, de montagnes ou de localités importantes portent aujourd'hui des noms étrangers et auxquelles on donne pour découvreurs ou fondateurs des Anglais et des Américains, alors qu'il aurait été facile de prouver que nos pionniers canadiens ont frayé la voie à la civilisation bien avant eux dans ces lointains parages.

Le même silence ne s'est pas fait, heureusement, sur les voyages de notre compatriote, Gabriel Franchère, et c'est à sa relation de voyage qu'on le doit. Celui-ci a trouvé, dans la personne de M. Bilaud, père, l'un des premiers promoteurs de la littérature canadienne, un écrivain sympathique qui a rédigé avec soin les notes de Franchère sur ses aventureuses expéditions. Ce récit de voyage forme un livre de plusieurs cents pages, dont l'édition française est complètement épuisée.

Un écrivain américain, M. J. V. Huntingdon, en a même fait une traduction et il a enrichi l'ouvrage de plusieurs gravures. L'importance du livre a été pleinement démontrée lorsqu'il s'est agi de régler entre l'Angleterre et les États-Unis la délimitation de la frontière de l'Orégon. Il servit d'autorité dans le Sénat de Washington, en 1846, lorsque cette question y fut discutée. L'hon. Thomas Benton en parla d'une manière extrêmement élogieuse dans un discours qui fut fort remarqué alors. En terminant ses remarques, ce sénateur disait : "Maintenant on est la preuve de tout ce que j'ai avancé. J'ai l'avantage d'avoir en ma possession un livre qui donne mieux que tous les autres, des détails très complets et très authentiques sur tous les points que j'ai mentionnés.—Livre écrit dans un temps et dans des circonstances où l'auteur (lui-même sujet britannique et familier avec la Colombie), n'avait pas l'idée que les Anglais réclameraient cette rivière, pas plus que M. Harmon, l'écrivain américain qui l'a cité, n'avait la pensée que nous réclamerions la Nouvelle-Calédonie. C'est l'ouvrage de M. Franchère, gentilhomme, de Montréal, avec lequel j'ai le plaisir d'être en connaissance personnelle, et qui était l'un des employés de M. Astor, lorsqu'il a fondé sa colonie. Il était à la fondation d'Astoria, à sa vente à la Compagnie du Nord-Ouest; il a vu la place saisie comme conquête britannique, et continua d'y demeurer quelque temps après la saisie. Il a écrit en français; son ouvrage n'a pas encore été traduit en anglais, bien qu'il le mérite; et je lis du texte français. Il donne un rapport succinct et exact de la découverte de la Colombie."

Washington Irving en a tiré de précieuses renseignements pour l'ouvrage qu'il a publié sous le titre d'*Astoria*; on prétend même qu'il a souvent emprunté des passages complets à Franchère.

Nous puiserons largement dans ce livre plein d'intérêt pour raconter les importantes expéditions sur les côtes du Pacifique auxquelles Franchère prit part.

I.

Gabriel Franchère appartient à une famille avantageusement connue dans le pays. Son bisaïeul Jacques Franchère, était d'origine française et pratiquait la chirurgie: il était fils de Jacques Franchère et d'Olive Daquin, de la paroisse de St. Clément, diocèse d'Angers. Il vint chercher fortune au Canada où il épousa à Québec, le 13 août 1748, Delle Catherine Boissay (on a écrit plus tard *Poisay*).

Jacques Franchère eut plusieurs enfants de ce mariage et le deuxième fut baptisé à Québec sous le nom de Gabriel. Celui-ci épousa à Québec, le 14 octobre 1779, Delle Félicite Marin, fille de Thomas Marin et de Marguerite Parent. Il alla s'établir à Montréal comme marchand et il eut de ce mariage une nombreuse progéniture.

L'un de ses fils, notre héros, naquit à Montréal, le 3 novembre 1786. Son enfance n'eut rien de remarquable et il s'adonna de bonne heure au commerce qui lui offrait les meilleures chances d'avenir. Las d'aligner des chiffres, il saisit la première occasion de désertir le comptoir et de s'aventurer dans une carrière moins positive.

C'était à l'époque où le commerce des pelleteries était le plus florissant et la compagnie du Nord-Ouest était encore à son apogée. L'opulent Astor, de New-York, voulant marcher sur ses brisées et faire la traite des pelleteries sur une échelle colossale, se mit en tête d'hommes bien entendus avec ce trafic. Il rechercha surtout les services des Canadiens qui parcourent à cette époque l'Ouest en si grand nombre. Franchère eut vent de l'entreprise, et l'esprit d'aventure jointe à l'ambition de faire fortune, le décida de s'associer à l'aventureuse expédition que l'on organisait.

Deux expéditions devaient se rendre sur les rives du Pacifique, l'une par terre et l'autre par mer. Franchère prit part à la dernière. C'était un voyage bien long, bien difficile, que celui qu'il entreprenait. Il courait le risque de trouver son tombeau dans les profondeurs de l'Océan ou d'aller périr sous les flèches empoisonnées des Indiens de l'Orégon et de la Colombie Britannique, s'il avait la chance de parvenir sur ces plages lointaines et inhospitalières.

Franchère quitta Montréal, le 26 juillet 1810, pour se rendre à New-York, le point du départ de l'expédition. "Les sentiments que j'éprouvai," dit-il, "me seraient aussi difficiles à raconter qu'ils me furent pénibles à supporter. Pour la première fois de ma vie, je m'éloignais du lieu de ma naissance, et me séparais de parents chéris et d'amis intimes, n'ayant pour toute consolation que le faible espoir de les revoir un jour."

Le *Tonquin* était le nom du voilier à bord duquel Franchère allait s'embarquer. Il était de 190 tonneaux, commandé par le capitaine Thorn, et l'équipage se composait de vingt-et-un hommes. Les passagers se divisaient en trois catégories: les associés de la compagnie, les commis et les voyageurs. Il y avait trois commis canadiens: G. Franchère, Ovide de Montigny et F. B. Pillet. Les voyageurs étaient tous canadiens: Olivier Roy Lapensée, Ignace Lapensée, Basile Lapensée, Jacques Lafantaisie, Benjamin Roussel, Michel Laframboise, Gilles Leclerc, Joseph Lapierre, Joseph Nadeau, J.-Bte., Belleau, Louis Brûlé, Antoine Belleau et P. D. Jérémie.

Suivant le récit de Washington Irving, dans le but d'étonner le peuple des États à la vue d'un bateau et d'un équipage canadien, ils s'étaient rendus à New-York dans un grand canot d'écorce, qu'ils avaient fait transporter de Montréal sur les bords du Lac Champlain. Un beau jour d'été ils descendirent gaiement la rivière Hudson, faisant pour la première fois retentir ses bords de leurs vieilles chansons françaises, et lorsqu'ils passaient auprès des villages, poussant le cri de guerre des Indiens de manière à faire croire aux honnêtes fermiers hollandais que c'était une troupe de sauvages! Ils arrivèrent ainsi à New-York, par une chaude et calme soirée, chantant à gorge déployée et ramant en mesure à la grande admiration des habitants qui n'avaient jamais vu sur leur rivière une apparition nautique de ce genre. (1) Une foule énorme bordait

le rivage lorsqu'ils mirent pied sur le sol de New-York. Deux des voyageurs mirent gaillardement leur long canot sur leurs épaules et allèrent le déposer en un lieu de sûreté. M. Astor était au nombre des curieux, et il fut si content de leur vivacité et de l'adresse qu'ils avaient déployée qu'il leur donna un aigle pour boire à sa santé, puis il fit observer à quelques-uns de ses amis que "six américains n'auraient pu faire ce que venaient de faire ces deux vigoureux hommes." M. McKay, l'un des associés de M. Astor, offrit de parier dix piastres contre une en faveur de ses canotiers pour une course nautique de trois milles, mais personne ne s'avisa de se mesurer avec eux.

II.

Le 6 septembre 1810, tous les préparatifs de départ étant terminés, le *Tonquin* quitta le port de New-York, voiles déployées, pour prendre la haute mer.

Bientôt la grande métropole américaine disparut comme un brouillard dans le lointain, et les hardis voyageurs n'eurent plus à contempler que l'immensité de la mer dans laquelle le *Tonquin* creusait de profonds sillons. "Pour la première fois de ma vie," dit Franchère, "je me voyais voguant en pleine mer, et n'ayant pour attacher mes regards, et arrêter mon attention que la frêle machine qui me portait entre l'abîme des eaux et l'immensité des cieux. Je demeurai longtemps les yeux fixés du côté de cette terre que je ne voyais plus, et que je désespérais presque de revoir jamais; je fis de sérieuses réflexions sur la nature et les conséquences de l'entreprise dans laquelle je m'étais si témérairement embarqué; et j'avoue que, si dans ce moment on me l'eût proposé, j'y aurais renoncé de tout mon cœur."

Les passagers ne furent pas longtemps sans avoir à souffrir de la manière brutale dont l'équipage agissait à leur égard. Le capitaine Thorn était surtout d'une rigueur implacable; rien ne pouvait émouvoir ce vieux loup de mer, au tempérament d'acier. Il faisait peser un véritable joug de fer sur ses subalternes et ses ordres étaient obéis à la lettre; les récalcitrants étaient de suite mis en sûreté au fond de cale. Il ne souffrait ni observations ni contradictions et regardait tout le monde avec mépris. Craint de l'équipage comme des passagers, il était détesté souverainement de tous.

On eut dit qu'il se plaisait à poser en maître absolu du vaisseau. D'un caractère hargneux et d'une susceptibilité terriblement chatouilleuse, il se brouilla en peu de temps avec tous les membres de l'expédition. Dès les premiers jours, il voulut faire sentir son importance aux associés de M. Astor et une altercation extrêmement violente s'engagea entre eux. Le capitaine les menaçait de les mettre aux fers s'ils ne pliaient devant ses ordres et M. McDougall, l'un d'eux, menaçait de lui brûler la cervelle avec un pistolet qu'il avait en mains s'il osait mettre cette menace à exécution.

Les commis ne lui plaisaient guère plus. La plupart prenaient tous les jours des notes sur leur voyage, entre autres Franchère et Alexander Ross, qui les publièrent plusieurs années après. Cela intriguait fort le capitaine qui, dans une de ses lettres à Astor disait avec dédain: "Ils ne s'occupent qu'à recueillir des matériaux pour faire de longues histoires de leur voyage."

La tenue des voyageurs lui agaçait également les nerfs. Ces glorieux marins d'eau douce, dit Washington Irving, si glorieux sur le rivage et presque amphibies sur les lacs et les rivières, avaient perdu toute leur vivacité lorsqu'ils s'étaient trouvés en mer. Pendant de longues journées ils souffrirent les lentes tortures du mal de mer, restant étendus dans leurs chambres, ou, comme des spectres, sortant par intervalles de dessous les écoutilles. Ils se promenaient en frissonnant sur le pont, avec de grandes capotes, des couvertures, des bonnets de nuit sales, de grandes barbes ébouriffées, des visages pâles, des yeux éteints; et de temps en temps, se traînant vers le bord du vaisseau, ils offraient leur tribut à Neptune, au grand ennui du capitaine. Mais les voyageurs s'habitèrent bientôt à la vie sur mer et ils reprirent leur bonne humeur et leur jovialité proverbiales. Ils passaient leur temps, groupés sur le tillac du navire à fumer, à raconter leur vie aventureuse et de gais épisodes, ou à chanter au souvenir de la patrie dont le vaisseau les éloignait tous les jours et qu'un bon nombre ne devaient plus revoir. En entendant leurs francs éclats de rire et ces vieilles chansons françaises qui leur faisaient oublier les ennuis du voyage, le capitaine qui ne comprenait rien de ces joyeux accents, maugréait contre tout. Puis, il leur témoignait sa mauvaise humeur et ne leur épargnait aucun mauvais traitement sous les prétextes les plus odieux.

Le caractère atrabilaire et intraitable du capitaine Thorn devait amener plus tard sur son navire un épouvantable désastre, dont il devait être la première victime.

III.

Terre! Terre! Tel est le cri que fit entendre, le 3 décembre, la vigie perchée au haut d'un mât. Elle voyait comme un point noir qui dessinait dans le lointain au milieu des brouillards du soir, les rochers abrupts qui hérissent les Iles Falkland ou Malouines. L'épaisseur des ténèbres ne permit pas qu'on y abordât de suite, et on dut attendre au lendemain.

Ces îles sont extrêmement stériles et présentent le plus lugubre aspect. Toute trace de végétation y semble inconnue. Franchère et quelques autres s'y rendirent aux premiers feux du jour, le 4 décembre pour s'y approvisionner d'eau douce et faire la chasse aux canards, aux loups et veaux marins, aux oies, aux renards et aux pingouins. La chasse réussit parfaitement. Car il n'était pas toujours nécessaire de se servir de fusils, des nuées de canards et de pingouins emplissaient l'air de leurs cris assourdissants, et ils semblaient craindre tellement peu l'approche des chasseurs qu'on pouvait les tuer à coups de bâtons et de pierres. Le capitaine Thorn débarqua également sur l'île pour prendre part à ces amusements. Les Français et les Anglais avaient essayé successivement de fonder un établissement sur ces îles inhospitalières, mais tous avaient dû renoncer à leur entreprise. Franchère tenta vainement d'en découvrir quelques vestiges, il ne trouva que quelques tombes et qu'une vieille cabane de pêcheur construite d'os de baleine.

Le 11 décembre, toutes les bariques d'eau douce étaient remplies et rendues à bord, le capitaine Thorn ordonna de lever l'ancre. En vain on lui représenta que plusieurs passagers étaient encore dispersés dans les îles Falkland, et qu'ils y trouveraient infailliblement la mort, si on les abandonnait sur ce sol ingrat, il demeura inflexible et le vaisseau s'avança à pleines voiles dans l'Océan.

Franchère et ses compagnons en arrivant de leurs courses dans l'intérieur, où ils avaient dressé leur tente depuis plusieurs jours, aperçurent du rivage les blanches voiles du *Tonquin* qui gonflées par la brise avaient déjà fait franchir au vaisseau plusieurs milles. Un sombre découragement s'empara d'eux, car personne ne se faisait illusion sur le sort qui leur

était réservé, si le capitaine Thorn s'obstinait à laisser le vaisseau s'éloigner sans qu'ils se fussent embarqués tous dans un petit canot, à peine long de deux cents pieds, et que la mer houleuse en le blanchissant d'écume faisait plus d'une fois remplir. Ils se courbèrent sur leurs armes avec le courage du désespoir pendant de longues heures, résolus d'atteindre le vaisseau ou de s'enlever dans les profondeurs de la mer. Le vent soufflait avec une violence extrême, et la petite chaloupe était secouée comme une feuille sur les lames courroucées. Les ombres du soir, en étendant leur voile sur l'immensité de l'eau, ne firent qu'ajouter à l'horreur de la situation. Mais alors que le désespoir s'empara de tous et que les dernières chances de salut semblaient épuisées, on vit tout-à-coup le *Tonquin* rebrousser chemin et venir dans leur direction. On redoubla d'efforts, le canot semblait glisser sur l'eau avec la rapidité de l'oiseau qui l'effleure à tire d'aile, et on atteignit en peu de temps le vaisseau. Mais on aborda avec mille peines. Les flots irrités faillirent cent fois briser la frêle embarcation, en la lançant violemment sur les flancs du navire. Enfin, ils purent monter à bord, sûrs d'avoir échappé à une mort inévitable.

Ce salut inespéré était dû au neveu de M. David Stuart, qui avait fait la chasse dans l'île de concert avec Franchère. Ce jeune homme était fortement trempé, et après avoir essayé en vain de fléchir l'incorruptible capitaine, il saisit une paire de pistolets et les présentant à la figure du commandant du vaisseau, il le menaçait de lui faire sauter la cervelle à l'instant même, s'il n'ordonnait immédiatement d'arrêter le navire et d'attendre l'arrivée de son oncle et de ses compagnons. La plupart des membres de l'expédition et des marins assistaient à cette scène orageuse, et comme tous leurs sympathies étaient pour le jeune Stuart, le capitaine Thorn crut prudent de plier cette fois.

Il semble impossible que le capitaine ait voulu mettre ses menaces à exécution. Mais on ne saurait en douter, car dans une lettre qu'il adressait à Astor, il écrivait: "Si le vent n'avait pas malheureusement changé peu de temps après que nous eûmes quitté le havre, je les aurais certainement abandonnés; et, en vérité, je ne puis m'empêcher de croire que c'eût été un bonheur pour vous. La première perte dans cette circonstance, aurait, dans mon opinion, produit de grands avantages; car ces gens là ne semblent pas comprendre la valeur de votre cargaison et n'ont aucun égard pour vos intérêts, quoiqu'ils se trouvent joints aux leurs."

Ce n'est pas le changement de vent qui fit changer les dispositions du capitaine, ce sont les revolvers du jeune Stuart. Ainsi, sans cet acte de courage, les os de Franchère et de ses compagnons blanchiraient depuis longtemps les rochers déserts des Iles Falkland.

JOSEPH TASSÉ.

(A continuer.)

COURSES AU PARC DECKER.

La seconde réunion d'été a eu lieu au Parc Decker mercredi, jeudi, vendredi et samedi dernier. Elle devait commencer mardi après-midi, mais le mauvais temps ne le permit pas.

Disons-le de suite, ces courses ont été les plus belles qui se soient vues à Montréal depuis longtemps. M. Decker a été plus que généreux et il en a été amplement récompensé.

Les arrangements pour maintenir l'ordre étaient parfaits, la piste, presque entièrement clôturée, a toujours été tenue libre et était en parfait état, un peu dure cependant.

La musique des ex-Chasseurs Canadiens présente, chaque jour, a augmenté le plaisir de la réunion.

Les spectateurs n'étaient pas en très grand nombre le premier jour, et les tribunes réservées aux Dames contenaient beaucoup de sièges vides, mais le nombre augmenta considérablement le second jour, et il devait y avoir au moins de 3 à 5,000 personnes vendredi et samedi.

Les courses, annoncées pour 2 heures, s'ouvrirent par la course—à épreuves—pour tous chevaux n'ayant jamais trotté mieux que trois minutes. Prix:—\$400, \$150, \$50.

Six chevaux entrés, quatre seulement se présentèrent au signal donné par la cloche, *Hurricane*, appartenant à M. D. F. Nugent; *Flora* propriété de M. Chapleau; *Lady Fisher*, à M. John Fisher, et *Nimrod*, à M. Joseph Charlebois.

Les juges ne permirent pas à *Champion*, cheval de M. L. Jetté, d'entrer en lice, sous le prétexte qu'il avait déjà trotté en 245. Malgré toutes les protestations de son propriétaire, *Champion* dut rester à l'écurie.

Au départ, *Hurricane* se montra un peu en avant de ses rivaux, mais *Lady Fisher*, une belle jument noire, la même qui trottait au même endroit l'hiver dernier, le talonna tout le temps, *Flora* tenant bien sa place et *Nimrod* à l'arrière garde.

Au dernier tour, à quelques verges des tribunes, *Flora* semblait arriver premier, lorsque *Lady Fisher* s'enleva et se jetant de côté, malgré les efforts de son conducteur, lui barra le chemin; *Hurricane*, en profitant, arriva première en 2 m. 47½ sec., *Flora* seconde, et *Lady Fisher* troisième, *Nimrod* distancé.

Les épreuves de cette course furent trottées alternativement avec celles de la seconde, mais il vaut mieux donner le résultat de chaque course en particulier.

La seconde épreuve fut plus chaudement contestée et fut prise cette fois par *Lady Fisher*, qui eut le devant tout le temps; *Hurricane* se dérangeant trop souvent, prit la seconde place, bien qu'il eut fini brillamment, battu de la longueur du cou seulement; *Flora*, deux longueurs en arrière. Temps—2 52.

Hurricane prit sa revanche à la troisième épreuve, entrant premier en 2 48; *Lady Fisher* second, et *Flora* troisième. Rien de remarquable cette fois, les chevaux trottant dans cet ordre tout le long de la course.

Les choses ne se passèrent pas aussi agréablement à la quatrième épreuve.

Au départ, *Flora* prit le devant au troisième tournant; *Hurricane* galloppant plus de 50 verges, permit à *Flora* de se maintenir dans cette position tout le temps, gagnant en 2 54; *Hurricane* second, et *Lady Fisher* troisième.

Mais cette conclusion ne plut pas aux intéressés, c'est-à-dire aux parieurs, car aussitôt que Doughrey, le conducteur de *Hurricane*, arriva à la tribune des juges pour se faire peser, deux ou trois individus se jetèrent sur lui pour le frapper en l'invectivant et lui reprochant brutalement d'avoir vendu la course, mais en un clin d'œil la police l'arracha des mains de ces forcenés et le mit en lieu de sûreté. Pendant plus d'un quart d'heure, ce ne fut que cris, menaces et demandes de changer le conducteur; les juges laissèrent faire un peu, mais voyant que le tumulte augmentait, ils résolurent de donner un autre conducteur à *Hurricane*.

Les cris de "Pat Kearney" dominant, bien que M. Stoddart eut offert de confier le cheval à Cameron, un autre conducteur,

(1) *Astoria*, vol. I, page 60.